

Les sous-entendus anti-chrétiens de la Vita Plotini ou l'évangile de Plotin selon Porphyre

Autor(en): **Jerphagnon, Lucien**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Museum Helveticum : schweizerische Zeitschrift für klassische Altertumswissenschaft = Revue suisse pour l'étude de l'antiquité classique = Rivista svizzera di filologia classica**

Band (Jahr): **47 (1990)**

Heft 1

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-36883>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Les sous-entendus anti-chrétiens de la *Vita Plotini* ou l'évangile de Plotin selon Porphyre

Par Lucien Jerphagnon, Paris

Porphyre était déjà sur le retour – soixante-huit ans –, lorsqu'il entreprit, en 301, de mettre en forme pour les publier, les écrits de Plotin, le maître tant aimé de ses trente ans. Et c'était toute une époque qui lui revenait au cœur en même temps qu'à l'esprit: le temps béni de sa jeunesse. Trente-trois ans déjà qu'il avait quitté le philosophe, mort peu après, en 270. Quel long chemin! Et cette publication, Porphyre la voyait comme un devoir de justice: Plotin ne l'avait-il pas institué, en quelque sorte, son légataire intellectuel? Mais c'était plus encore, peut-être, un devoir de piété envers le maître disparu. Il faut dire qu'il lui devait tout. Au cours des cinq années passées à Rome auprès de lui, de 263 à 268, il avait tout appris de Plotin. A son contact, il s'était dépris des superstitions orientales dont, comme tout Phénicien, il raffolait, et il s'était initié à la religion en esprit et en vérité, qui est la divine *Φιλοσοφία*. Auprès de Plotin, Porphyre avait rencontré Dieu – et il avait compris que les cultes ne s'adressaient qu'à des divinités de seconde zone. Il devait même à Plotin d'être toujours en vie: déstabilisé par ce recyclage spirituel intensif, Porphyre était devenu passablement dépressif, et ruminait des idées de suicide. Mais Plotin l'avait vite percé à jour, et lui avait conseillé un petit voyage, pour se changer les idées. Et c'est ainsi qu'il s'était retrouvé à Lilybée, l'actuelle Marsala, en Sicile. Tout cela était si loin, déjà, et pour Porphyre, c'était pourtant comme hier.

Il lui avait paru naturel d'ouvrir cette édition de Plotin – les «Ennéades», autrement dit six groupes de neuf traités –, par une courte biographie du maître: trente pages de l'édition Bréhier, qui ont été tournées et retournées au cours des âges, et dont je souhaiterais exposer ici une dimension jusque là négligée. En effet, si ce texte a été souvent étudié en relation, soit avec la philosophie de Plotin, soit avec celle de Porphyre lui-même, on ne l'a guère

* Le texte qu'on va lire est celui d'une conférence donnée à l'occasion de la séance d'automne du Groupe romand des Etudes grecques et latines, le 18 novembre 1989, à Berne. – Notice bibliographique: Le plus sûr état du texte de la *Vita Plotini* est désormais celui de P. Henry et H.-R. Schwyzer, dans *Plotini Opera* (ed. maior), 3 vol. (Paris/Bruxelles/Leyde 1951. 1959. 1973), tome I, pp. 1–41. Je signale comme le meilleur instrument de travail l'ouvrage collectif issu de l'Equipe de recherche 76 du C.N.R.S., *Porphyre. La vie de Plotin, I. Travaux préliminaires et Index grec complet*, par L. Brisson, M.-O. Goulet-Cazé, R. Goulet et D. O'Brien. Préface de Jean Pépin (Paris 1982). En langue espagnole, on verra: J. Igal, *La cronología de la Vida de Plotino de Porfirio* (Bilbao/Madrid 1972).

replacé dans le contexte des préoccupations religieuses de Porphyre, et en particulier de son combat incessant contre le christianisme en expansion. En tout cas, on n'a jamais, à ma connaissance, rapproché la *Vita Plotini* des *Evangelies*, et c'est précisément ce que je me propose de faire ici.

Car, tandis que ces souvenirs reprenaient vie, après tant d'années, et qu'il les notait à mesure en vue de cette biographie, une préoccupation tourmentait Porphyre: sa vieille hantise, la scandaleuse prolifération des chrétiens, en dépit de l'hostilité officielle. Né tout près de Tyr, Porphyre les connaissait bien. A vrai dire, s'il avait vécu sous Néron ou sous Domitien, au temps où les adorateurs de Christos pensaient encore au ras des Ecritures juives, il les eût probablement méprisés, sinon ignorés. Une secte juive plus ou moins dissidente, et recrutant dans les couches populaires sans culture, n'aurait pas retenu son attention. Mais Porphyre vivait au III^e siècle, et depuis une bonne centaine d'années déjà, les chrétiens avaient incorporé à leurs discours tant de philosophie grecque que cela en devenait préoccupant. Non seulement ces gens croisaient et multipliaient, se hissant même à de hautes situations, mais voilà bien qu'ils infiltraient maintenant l'intelligentsia! Ils s'intégraient à la noosphère, et si l'on n'y prenait garde, ils allaient y faire de fameux dégâts. Car, enfin, pour un esprit hellénisé, ces gens vivaient sur des histoires à dormir debout: ce fils du dieu juif soi-disant descendu dans la chair, puis crucifié – ce qui n'était pas un bon point –, puis censément ressuscité! Or, cette secte d'illuminés osaient confisquer sa chère philosophie grecque pour énoncer ce qu'il voyait comme des calembredaines, et cela au moment précis où, grâce à un Plotin, justement, la pensée grecque s'efforçait de purifier ses concepts pour tenter de suggérer l'indicible divinité, la pure déité au-delà de tous les dieux, au-delà même de l'Être! Il avait fallu de toute urgence tenter quelque chose, et ç'avait été, dans les années 270, le fameux *Κατὰ Χριστιανῶν* aujourd'hui perdu¹, le traité en quinze livres *Contra christianos*, largement en avance sur son temps, auquel Porphyre s'était mis dès 268, alors qu'il venait tout juste de quitter Plotin.

A l'époque, l'effet sur les chrétiens avait été d'autant plus destructeur que Porphyre était, dirions-nous, incollable sur les *Evangelies*, dont il se faisait un plaisir de dénoncer les contradictions et les bizarreries aux yeux de tout Grec un peu instruit. Trois réfutations avaient paru coup sur coup: Méthodius d'Olympe, puis Eusèbe de Césarée, et enfin Apollinaire de Laodicée, en attendant le feu purificateur sous les empereurs chrétiens. Dans les milieux païens, en revanche, le livre de Porphyre n'avait guère eu d'écho, l'auteur y passant pour trop rationaliste, trop «laïc», si j'ose dire, pour y être très écouté sur les questions de religion. Tant et si bien que trente ans plus tard, tandis qu'il mettait la dernière main à son édition de Plotin, les chrétiens, non seulement

1 Nous désignerons ici les fragments du *C. christianos* par leurs numéros dans l'édition de A. von Harnack, *Porphyrus «Gegen die Christen 15 Bücher». Zeugnisse, Fragmente u. Referata*, Abhandlungen Akad. Berlin 1916.

continuaient à sa grande fureur de jardiner dans les plates-bandes des philosophes, concoctant des textes mâtinés de platonisme et d'histoires juives, mais encore ils exerçaient une incompréhensible fascination sur de bons esprits, qu'ils détournaient de la voie droite par ce verbiage bâtard. C'était vraiment à désespérer. Et le Porphyre de 301 en venait à se dire qu'il ne suffisait plus d'«écraser l'infâme» à coups d'arguments, comme l'avait fait le Porphyre de 270. Pour arracher à ses prestiges les esprits doués, généreux, avides de perfection spirituelle, il fallait du positif: leur présenter quelque chose comme un contre-Christ; opposer à la figure irrationnelle du dieu incarné la figure rationnelle de l'homme désincarné, du philosophe venu en ce monde non point pour y incarner Dieu, mais pour l'y manifester par sa désincarnation même. Bref, à ceux que tentait le christianisme, il fallait présenter l'image inversée du dieu chrétien.

Ce héros, ce paradigme vivant, cette épiphanie de l'Esprit et de la source de tout esprit, ce serait – de fait, c'était – Plotin. L'Esprit existait; Porphyre l'avait rencontré en la personne de Plotin, et de cela, il allait témoigner dans ces quelques pages précédant les Ennéades. Il y dirait sa vie terrestre, sa mort et sa vie éternelle, par-delà la mort, dans la divine lumière. Porphyre, qui savait ses Evangiles sur le bout du doigt – et mieux, sans doute, que pas mal de baptisés –, Porphyre allait faire de cette «Vie de Plotin» autre chose et mieux qu'une simple notice. Ce serait quelque chose comme l'Evangile de Plotin selon saint Porphyre, le disciple que Plotin aimait, son saint Jean. Je soumets à la sagacité et à la science du lecteur les quelques points, philologiques et philosophiques, qui m'ont conduit à avancer cette hypothèse.

*

A lire la Vita Plotini sous cet angle, on découvre que Porphyre joue d'un bout à l'autre, et sans jamais le dire, le jeu subtil de la ressemblance dans la différence et de la différence dans la ressemblance, et cela dès le départ. Le prologue de Jean disait: «Et le *Logos* s'est fait chair, et il a *campé* parmi nous.»² Par effet de contraste, la Vita s'ouvre sur la phrase fameuse: «Plotin, le philosophe qui vécut de nos jours, semblait avoir honte d'être dans un corps.» Les penseurs chrétiens étaient d'autant plus portés à renchérir sur le physicisme de l'incarnation que tout un courant, chez eux, soutenait que Christ n'avait eu, en somme, qu'une apparence (*δόκημα*) de chair, qu'un vrai-faux corps, d'où le nom de «docètes» (*δοκηταί*) qu'on donna à ces hérétiques. De ce physicisme chrétien, Porphyre va prendre le contre-pied. L'enracinement de Jésus est attesté par les bibliques généalogies de Matthieu-Luc; Plotin, lui, «se refusait à dire quoi que ce soit de ses ancêtres, de ses parents ou de sa patrie»³. Pas de

2 «ἐσκήνωσεν», Jn 1, 14. On notera le réalisme appuyé du verbe.

3 *Vita Plotini* 1, 2–4. Nous citerons désormais les références par *Vita*, suivi du chapitre, avec l'indication des lignes.

«Mère de Plotin», donc, ni d'«Enfant Plotin» – si ce n'est l'épisode scabreux de la nourrice, qu'il avait tétée jusqu'à l'âge de huit ans⁴. Mais c'est précisément parce que l'épisode marque la bienheureuse sortie de l'enfance (avec un an de retard, soit dit en passant, sur les estimations de Censorinus dans le *De die natali*⁵), l'exode de l'état purement charnel, matériel, degré zéro de l'intelligence.

Qu'en était-il du rapport de Jésus et de Plotin à la vie corporelle, à commencer par la nourriture? Il est écrit que Jésus observait le jeûne à l'occasion, mais que pour le reste du temps, il faisait comme tout le monde: il avait faim, dînait chez les uns et chez les autres, allait à la noce à l'occasion, et même, déjeunait comme si de rien n'était avec ses disciples après sa mort et sa résurrection. Bref, «le Fils de l'Homme est venu mangeant et buvant», assumant le risque de passer aux yeux des pharisiens «pour un goinfre et un ivrogne»⁶. Plotin, c'est l'inverse: il jeûne toute l'année – pas de viande, parfois même pas de pain⁷ –, mais deux fois l'an, il fait une entorse à son régime en invitant ses élèves à un déjeuner, pour célébrer les anniversaires de Socrate et de Platon, et les meilleurs de la classe y vont d'un discours. Et le moins qu'on puisse dire est que tout cela est moins gai qu'une noce. – Même opposition sur le chapitre du sommeil. Même la tempête n'empêchait pas Jésus de dormir à poings fermés sur le bateau⁸ – et Porphyre la connaît, cette tempête, qu'il avait ramenée dans le *Contra christianos* à de plus modestes proportions⁹. Inversement, Plotin, sous-alimenté, sur-concentré, ne fermait pour ainsi dire pas l'œil de la nuit¹⁰, ce que vient confirmer et sacraliser l'oracle final d'Apollon: la pensée du philosophe ne sommeillait jamais¹¹. Bref, s'il dormait, ce n'était jamais que d'un œil: pas de sieste pour l'Esprit. Voilà donc pour les rapports du charnel et du spirituel.

Second point: un envoyé d'En-haut, pour être reconnu comme tel, doit présenter ses lettres de créance, apparaître cautionné par le monde surnaturel. Dans les Évangiles, Jésus est servi par les anges, qui le consolent à l'occasion, et dont il aurait pu, sur un signe, mobiliser douze légions¹². Plotin, de son côté, bénéficie des services d'un δαίμων hors-classe: d'un dieu, en fait, et la chose est garantie par un prêtre égyptien consulté dans l'Iséion de Rome, et par l'oracle d'Apollon en personne¹³. Mais il y a aussi les théophanies. Jésus laisse une fois transparaître quelque chose de sa condition divine, sur le mont Thabor: «Son visage se mit à resplendir comme le soleil, καὶ ἔλαμψεν τὸ πρόσωπον αὐτοῦ»¹⁴.

4 *Vita* 3, 2–6.

5 Cette précision vient d'Hippocrate. Cf. Censorinus, *Le jour natal* 14, 3, traduction annotée par G. Rocca-Serra (Paris 1980) 18.

6 Mt 11, 19. 7 *Vita* 8, 22.

8 Mt 8, 24; Mc 4, 38; Lc 8, 23. 9 Harnack 55.

10 *Vita* 8, 20–22 et 9, 17–18. 11 *Vita* 22, 40 et 23, 3–4.

12 Cf. Mt 26, 53; Mc 1, 13; Lc 22, 43; Jn 1, 51.

13 *Vita* 10, 14–33; 22, 23–39. 14 Mt 17, 2.

Qu'à cela ne tienne: Plotin aussi, mais dans un contexte rationnel, quand il enseignait la philosophie: «Dans sa parole se manifestait son νοῦς (son esprit), dont la lumière transparaissait sur son visage, ἡ ἐνδειξις τοῦ νοῦ ἄχρι τοῦ προσώπου αὐτοῦ τὸ φῶς ἐπιλάμποντος»¹⁵. La proximité du vocabulaire est à remarquer. – Jésus résiste aux assauts du Tentateur, et le congédie¹⁶; Plotin retourne à l'envoyeur les sortilèges d'un nommé Olympios, qui ne lui voulait pas de bien, et l'autre aussi, comme le Satan des Evangiles, abandonne la partie¹⁷.

On ne s'étonnera pas si Plotin, tout comme Jésus, se voit crédité d'une intuition exceptionnelle de l'humain. Jésus, dit Jean, «n'avait pas besoin qu'on le renseignât sur quiconque: de lui-même il savait ce qu'il y a dans l'homme»¹⁸, ce qui explique, par exemple, qu'il ait découvert la vie sentimentale agitée de cette femme de Samarie rencontrée par hasard au puits de Jacob¹⁹. Plotin n'est évidemment pas en reste: un jour, il démasque un voleur de bijoux; une autre fois, il prédit qu'un certain Polémon allait tomber amoureux, et qu'il ne ferait pas de vieux os, ce qui, assure Porphyre, se vérifia. Et Porphyre était bien placé pour savoir tout cela, puisque le maître avait su deviner ses pulsions suicidaires, ce qui lui valait d'être encore en vie²⁰.

Une différence notable, toutefois, où Jésus semble marquer un point: les miracles. Plotin ne marche pas sur les eaux, ni ne change l'eau en vin. A ce propos, encore une chance que Porphyre n'ait pas su ce qu'allait dire Prudence un peu plus tard, dans le Cathémérinon 9, 28–30: le poète chrétien voit en Jésus un connaisseur en grands crus, puisqu'à tant faire de changer l'eau en vin aux noces de Cana, il en fait du Falerne, ainsi que s'est diverti à le rappeler François Paschoud²¹. Pas davantage Plotin ne multiplie les pains, lui qui n'en mange guère. Mais c'est précisément que Porphyre ne reconnaît là aucune marque de supériorité! Ce seront les néoplatoniciens postérieurs: Jamblique, Maximos d'Ephèse, l'Empereur Julien, et même le grand Proclus, qui feront leurs choux gras du bas merveilleux. De toute cette théurgie, Porphyre est trop heureux de s'être débarrassé au contact de Plotin. Dans le *Contra christianos* déjà, il trouvait les miracles de Jésus bien terre à terre, adaptés à sa clientèle rustique – et d'ailleurs, Apollonios de Tyane, le mage dont Philostrate venait de narrer la vie, n'en faisait-il pas autant? Les cures que Porphyre attribue à Plotin sont d'un autre ordre, plus relevé: c'est l'âme de Porphyre déprimé, pas son corps, que Plotin sauve d'un regard, d'une parole, et le voilà délivré de ses idées noires. Et si Rogatianus, le sénateur handicapé de Vita 7, s'est trouvé soulagé d'une goutte particulièrement invalidante, c'est que son esprit a changé au contact du maître, le poussant vers un style de vie plus écologique.

15 Vita 13, 5–7. 16 Mt 4, 1–11. 17 Vita 10, 1–13.

18 Jn 2, 25. 19 Jn 4, 17–18. 20 Vita 11.

21 Cf. F. Paschoud, *Roma aeterna* (Institut Suisse de Rome 1967) 228.

Enfin, les disciples de Christ le prétendent ressuscité et monté aux cieux en chair et en os sous leurs yeux éberlués, toutes choses que, trente ans plus tôt, Porphyre dénonçait déjà comme une farce, insultant à l'ordre de la nature²². Or, Plotin aussi est aux cieux – mais c'est comme on doit y être: en esprit, et l'oracle d'Apollon l'a reconnu comme résidant à jamais dans l'Au-delà²³. Il y restera, bien sûr, sans revenir sur terre, où il n'a plus rien à faire, ni non plus apparaître à ses disciples, à qui cela n'apporterait strictement rien de plus, puisqu'ils ont ses enseignements, que Porphyre est en train de mettre au net. Quant à l'ascension de Plotin, couronnement de toute une vie de contemplation, c'est évidemment en esprit qu'elle s'est accomplie, dans le secret de son âme purifiée de tout penchant vers la matière: «Je m'efforce, dit Plotin mourant, de faire remonter ce qu'il y a en moi de divin à ce qu'il y a de divin dans l'univers.»²⁴ Seule concession à la loi du genre: le serpent symbolique, l'animal psychopompe²⁵, glisse sous le lit et disparaît dans un trou du mur. Voilà pour la caution de l'Au-delà.

Troisième point de comparaison: c'est au niveau des disciples de l'un et de l'autre que la différence saute aux yeux, et Porphyre, sournoisement, laisse au lecteur tenté par le christianisme le soin de l'apprécier. Car s'il n'est pas exclu que Porphyre ait reconnu à Jésus une certaine envergure spirituelle²⁶, en revanche, il observe sa clientèle sans sympathie²⁷. Jésus entraîne à sa suite un ramassis de gens peu décoratifs: des pêcheurs, des artisans, un collecteur d'impôts, une fille au passé chargé, et avec cela tous ignares. Plotin, certes, n'exclut personne de son enseignement, et Porphyre prend soin de préciser que chacun pouvait entrer à son cours²⁸. Mais en fait, c'est le public des beaux quartiers qu'il touche: plusieurs sénateurs, un orateur passé à la philosophie, un critique littéraire, trois médecins²⁹. Poussons jusqu'au détail. Jésus avait son disciple préféré: Jean – et c'est Jean qui le dit. Plotin aussi a le sien: Porphyre, bien sûr, et c'est lui aussi qui y insiste³⁰. Jusqu'aux saintes femmes, dont l'un comme l'autre sont entourés! Mais – nuance! –, il n'y a pas de Marie de Magdala pour parfumer les pieds de Plotin: rien que des dames de la meilleure société, et toutes averties de philosophie³¹. Et pas question qu'elles régendent sa vie, comme Porphyre l'avait reproché ironiquement aux chrétiennes trente ans plus tôt, les accusant de faire la pluie et le beau temps dans l'Eglise³². De même Jésus disait: «Laissez venir à moi les petits enfants!»³³ Plotin aussi les accueil-

22 Harnack 64–65. 93–94.

23 *Vita* 22, 23–60. 24 *Vita* 2, 25–27.

25 *Vita* 2, 27–28; cf. S. Eitrem, *Heros*, RE 8 (1912) 1119, 17s.

26 Voir à ce sujet les références proposées par P. de Labriolle, *La réaction païenne* (Paris 1934, 121950) 233–239.

27 Harnack 4–6. 23. 26.

28 *Vita* 1, 13–14. 29 *Vita* 7.

30 *Vita* 7, 49–51; 13, 10–17; 15, 1–21; 24, 2–4.

31 *Vita* 9, 1–5; 11, 3.

32 Harnack 97. 33 Mt 19, 14.

lait, à cela près qu'ils étaient tous de bonne famille. Les parents, sur le point de mourir, les lui confiaient pour qu'il veillât sur eux, et aussi sur leur fortune, qu'il gérait avec la minutie d'un notaire³⁴. Bref, si le jeune homme riche de l'Évangile s'en était allé tout triste car il avait de grands biens³⁵, chez Plotin au contraire jeunes gens et jeunes filles aisés affluaient, au point, note Porphyre, que sa maison en était pleine³⁶. Quelques détails encore. Avec ses disciples, il est dit que Jésus était «doux, πραῦς, et humble de cœur»³⁷. En Vita 9, 13 et 23 – par trois fois, donc –, Porphyre insiste sur le fait que Plotin aussi était *πραῦς*³⁸, ce qui est d'autant plus intéressant qu'à regarder de près l'imaginaire de Plotin tel qu'il ressort des Ennéades, cette qualité ne va pas de soi chez le philosophe, comme je l'ai montré naguère³⁹. – A Jésus comme à Plotin il fallait de la patience pour se faire entendre de leurs disciples respectifs. Dans Marc notamment, on lit: «Ils ne comprenaient rien et redoutaient de l'interroger, καὶ ἐφοβοῦντο αὐτὸν ἐπερωτῆσαι»⁴⁰, et «personne ne s'enhardissait à le questionner, καὶ οὐδεὶς οὐκέτι ἐτόλμα αὐτὸν ἐπερωτῆσαι»⁴¹. Et dans la Vita, on lit: «C'est ce que nous ne pûmes comprendre, et nous n'osâmes pas l'interroger, οὐτ' αὐτὸν ἐρέσθαι ἐτολμήσαμεν»⁴²: autre rencontre de vocabulaire. – Il est écrit dans les Évangiles que les disciples de Jésus quittaient tout et le suivaient; Rogatianus en fait à peu près autant⁴³, à cela près qu'il y eut censément plus de mérite, puisqu'il n'était pas pêcheur en Galilée, mais sénateur à Rome, ce qui allait chercher le million de sesterces pour le moins. Voilà pour la clientèle.

Quatrième point: qu'en était-il de l'insertion des deux figures dans l'establishment d'une part, et d'autre part dans le milieu culturel? – Jésus n'avait pas de rapports, sinon sur sa fin – et alors ils furent tragiques –, avec les grands de ce monde: Hérode, le Sanhédrin, Ponce Pilate. Plotin, en revanche, est bien introduit dans la meilleure société, la seule qui compte dans la mentalité de l'Empire. Non seulement on ne lui connaît pas d'ennemis dans la gent politicienne⁴⁴, ce qui n'est évidemment pas le cas de Jésus, mais encore on s'y honore de le fréquenter. Mieux: le couple impérial lui-même, Gallien et Salotine, tous deux férus d'hellénisme, recherchait sa compagnie⁴⁵. Il va sans dire que Plotin n'a jamais eu maille à partir avec la justice. A ce sujet, le contraste entre la fin de l'un et celle de l'autre en dit assez. Jésus, appréhendé, traduit devant les tribunaux, est voué au supplice infamant des esclaves, celui des séides de Spartacus en d'autres temps. Plotin, lui, s'éteint paisiblement dans la propriété d'un vieil ami, en Campanie, et l'élévation de ses *novissima verba* met la touche finale qui manquait à un tableau déjà bien édifiant⁴⁶.

34 Vita 9, 5–16. 35 Mt 19, 16–23.

36 Vita 9, 9–10. 37 Mt 11, 29.

38 Vita 9, 18; 13,8; 23, 2.

39 Cf. L. Jerphagnon, *Doux Plotin? – Essai sur les métaphores militaires dans les Ennéades*, Rev. Philos. 1982, 397–404.

40 Mc 9, 32. 41 Mc 12, 34.

42 Vita 10, 38 43 Vita 7, 31–44.

44 Vita 9, 20–22. 45 Vita 12, 1–2. 46 Vita 2, 18–29.

Quant au niveau de culture, le contraste entre les deux figures ne pouvait être plus durement suggéré, pour qui avait en tête les textes chrétiens, et c'était bien le cas de Porphyre. Jésus n'est jamais sorti du monde clos de la mentalité juive – donc non-universelle: c'est de toute première importance! –, et il ne savait rien de la pensée grecque. Plotin, lui, en savait tout; il en avait synthétisé les meilleurs apports avec génie, sans commune mesure avec ce qu'avaient laissé ses prédécesseurs⁴⁷. Et, à l'instar de ce que prétendaient les chrétiens de leurs Ecritures, «tout ce que Plotin a consigné dans ses écrits procède des dieux»⁴⁸, autrement dit est inspiré. C'est d'autant plus évident pour Porphyre que de Jésus lui-même on n'a pas une ligne, alors que Plotin a laissé cinquante-quatre traités, dont Porphyre établit, en quelque sorte, le canon en Vita 24.

Abordons le cinquième et dernier point, à savoir le contenu du message religieux de Jésus et de Plotin. Passionné par tout ce qui touchait à la divinité, Porphyre n'avait pas pu ne pas reconnaître entre les deux enseignements des points de convergence, et là était bien le danger à ses yeux. Il fallait donc faire en sorte que Plotin soutînt avantageusement la comparaison. Bref, qu'iriez-vous chercher du côté de Jésus, puisque le meilleur de Jésus, vous l'avez chez Plotin, avec en prime tout ce qui a été dit jusqu'à présent de son harmonie avec la sagesse universelle, qui est la philosophie grecque, de la qualité bien supérieure de ses disciples, etc.?

Certes, Jésus et Plotin nourrissent l'un et l'autre pour la divinité une ferveur analogue, à cela près qu'elle s'exprime par deux verbes différents, dont les connotations respectives nous sont familières depuis Nygren: ἀγαπᾶν en contexte chrétien (en provenance de la Septante), ἐρᾶν en contexte platonicien. Jésus rappelle aux Juifs le premier commandement: «Tu aimeras le Seigneur *ton* dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, etc.; ἀγαπήσεις κύριον τὸν θεόν σου ἐν ὅλῃ τῇ ψυχῇ σου»⁴⁹. Et dans la Vita, il est dit que Plotin «aimait le divin de toute son âme, οὗ διὰ πάσης τῆς ψυχῆς ἥρα»⁵⁰. D'un côté, donc, l'attachement filial à un dieu tribal, au dieu d'une ethnie: κύριον τὸν θεόν σου; de l'autre, l'élan qui soulève la nature entière, dont l'âme n'est qu'une partie, vers la déité, «πρὸς τὸ θεῖον»⁵¹, qui lui donne de se poser elle-même. Dans le néoplatonisme, en effet, toute hypostase procède d'elle-même en même temps que de son principe, alors que dans le contexte judéo-chrétien, la créature ne saurait s'auto-crée. Chacun apporte ici son langage, parce que chacun vient avec sa métaphysique implicite.

Cela étant précisé, Plotin et Jésus engagent leurs disciples respectifs à pratiquer un culte essentiellement intérieur, reléguant au second plan les pratiques liturgiques et autres. Aux Juifs, Jésus ne se gêne pas pour rappeler Esaïe 29, 13: «Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi. Vain est

47 Vita 21.

48 Vita 23, 18–21.

49 Mt 22, 37.

50 Vita 23, 5.

51 Vita 23, 4.

le culte qu'ils me rendent.»⁵² Lui-même, quand il priait, se retirait à l'écart, seul, et il invitait ses disciples à le faire «dans le secret»⁵³. Conseil que n'ont guère suivi, avait remarqué le Porphyre de 270, les bâtisseurs d'églises et les gens qui s'y entassaient, comme si la divinité n'était pas capable de les entendre n'importe où⁵⁴. Plotin qui, dans cette vie, a entrevu plusieurs fois la déité⁵⁵, délivre à ses disciples un enseignement analogue. L'un d'entre eux, Amélios, n'aurait pour rien au monde manqué un office, et il aurait tant voulu y entraîner le maître! Mais Plotin lui dit: «C'est aux dieux de venir à moi, et non pas à moi d'aller à eux.»⁵⁶ On ne le voit sacrifier que deux fois l'an, aux «Socrateia» et aux «Platoneia» dont il a été question plus haut, et qui valaient à ses disciples une invitation à déjeuner⁵⁷. Ces mêmes dispositions se retrouvent dans la lettre de Porphyre à Marcella, sa femme, écrite, je le souligne, à la même époque que la Vita: «Que pour toi, je le redis, le temple de Dieu soit l'intellect qui est en toi; c'est lui qu'il faut disposer et orner pour le rendre digne d'accueillir Dieu.»⁵⁸ Se ruiner en sacrifices et négliger la vertu serait se conduire en athée⁵⁹. Dernier trait authentifiant, dans l'esprit des uns et des autres, la sainteté de vie qu'on s'attend à trouver chez un maître de sagesse, et qui se déduit du seul silence des textes: ni à Jésus ni à Plotin on ne connaît de liaison ou d'attache: ni femme légitime ni maîtresse. Sur le plan de la chasteté, ils sont, en somme, à égalité.

*

Tels sont donc les rapprochements qui me paraissent s'imposer entre la Vita Plotini et les Evangiles. Tout cela pourrait, à la rigueur, n'être qu'une série de coïncidences – encore que cela en ferait beaucoup –, si l'on ne savait d'autre part Porphyre aussi érudit sur les textes chrétiens. Ces rapprochements prendraient un relief tragique s'il était avéré que la mystérieuse mission dont Porphyre se dit chargé, dans la lettre à Marcella, préparait la persécution de Dioclétien et Galère, qui allait commencer en 303 et s'étendre sur près de dix ans. Bidez, et plus récemment le P. des Places, n'ont pas exclu cette éventualité⁶⁰, mais ici, on ne saurait être trop prudent. Quoi qu'il en soit de ce point d'histoire, toujours mal éclairci, ces rapprochements, joints à ce que Porphyre dit

52 Mt 15, 7–9. 53 Mt 6, 3. 7.

54 Harnack 76–79.

55 Vita 22, 35–44 et 23, 7–18.

56 Vita 10, 35–36. 57 Vita 2, 38–42.

58 Porph. *Ad Marcell.* 19, 14–16 (éd. des Places).

59 *Ad Marcell.* 14, 8–11 (éd. des Places).

60 Cf. J. Bidez, *Vie de Porphyre* (Gand 1913 = Hildesheim 1964) 116, et E. des Places dans son éd. de Porphyre, *Vie de Pythagore et Lettre à Marcella* (Paris 1982) 157 et 110, note 2. En fait, un homme déplaçant un aussi fort tonnage que Porphyre dans la *gentry* du temps n'a pas été sans savoir ce qui se tramait en haut lieu contre les chrétiens.

explicitement des chrétiens dans la *Vita*, montrent assez qu'ils n'ont jamais quitté sa pensée, et qu'il n'a aucunement désarmé au cours de ces trente ans. «Du temps de Plotin, écrit-il, il y avait parmi les chrétiens, outre le grand nombre, des sectes dont les membres, issus de l'ancienne philosophie, disciples d'Adelphios et d'Aquilinos (des inconnus pour nous), détenaient les très nombreux ouvrages d'Alexandre de Libye, de Philocome, de Démocrate et de Lydus (id.), et mettaient en avant les Révélations de Zoroastre, etc. (suit une enfilade de noms obscurs). Ils en trompaient plus d'un, fourvoyés qu'ils étaient eux-mêmes en se figurant que Platon n'avait pas pénétré la profondeur de l'essence intelligible»⁶¹ – sous-entendu: ce que Plotin, lui, a su faire mieux que personne en tant qu'exégète de Platon. Pour nous, aujourd'hui, il est bien clair que ce sont des sectes gnostiques qu'il s'agit ici. C'est pourtant toujours le christianisme que Porphyre croit atteindre, un christianisme grossièrement intellectualisé, qui aggrave encore, de ce fait, l'absurdité de ses convictions de fond. Pour Porphyre, c'était fatal: le christianisme étant une «ἄλογος πίστις, une croyance sans base rationnelle»⁶², il est exposé à toutes les errances, capable d'intégrer sans sourciller les pires élucubrations, bref, disposé par nature à gober tout et n'importe quoi. Alors que Plotin venant en ce monde a porté la *Φιλοσοφία* à son plus haut point de vérité, et sous la garantie d'En-haut, comme il a été dit.

Ainsi voyons-nous s'affronter une des dernières fois les deux visions du monde, la grecque et la chrétienne, Athènes et Jérusalem, pour le dire comme Tertullien soixante-quinze ans plus tôt – et les deux visions étaient irréductibles. Passe encore pour Jérusalem: Porphyre n'a trop rien contre les Juifs, dès lors qu'ils restent entre eux. Dans le *De abstinentia*, vers 271, il en parlait même comme d'«une race de philosophes, qui s'entretiennent des choses divines»⁶³, à leur manière, bien sûr, mais elle se tient. Porphyre possède bien ses textes bibliques, je l'ai dit, mais en fait, qu'en sait-il au-delà de la lettre? Où donc en aurait-il acquis l'esprit? Pas plus que Jésus n'avait fait de stage aux écoles d'Athènes ou d'Alexandrie, Porphyre n'avait étudié auprès des rabbins ou des évêques, et cela même interdisait à l'autodidacte qu'il était en ce domaine de comprendre le christianisme de l'intérieur, de conspirer avec son intuition. Faute de s'être initié aux procédés bibliques de la relecture d'un texte à la lumière de tous les autres, faute d'avoir perçu le renouvellement existentiel de l'histoire d'Israël tout au long des temps et des livres saints, comment aurait-il compris que le Jésus des Évangiles y était donné comme la récapitulation en sa personne de toutes les figures de l'Ancien Testament – le nouvel Adam⁶⁴, le nouveau Moïse, le nouveau Jonas, etc. –, et comme l'accomplisse-

61 *Vita* 16, 1-9.

62 Harnack 76; voir également 1.

63 Porph. *De abstin.* 2, 26.

64 Voir sur ce point la savante étude de H. Tardif, *La victoire du nouvel Adam* (Paris 1953).

ment en plénitude des promesses du dieu des Juifs à son peuple? A tort, selon les uns; à bon droit selon les autres – mais là n'était pas la question. Un Juif pieux pouvait bien maudire l'épisode Jésus; du moins en comprenait-il le sens, ou discernait-il le pourquoi du contresens. Porphyre, hellénisé jusqu'aux moëllles, ne pouvait voir là, comme il le disait déjà dans le *Contra christianos*, que «fable, radotage de vieux, rigolade largement épanouie, ὦ μῦθος, ὦ γῆρος, ὦ γέλως ὄντως πλατύς!»⁶⁵. Quelle mouche aurait piqué la déité ineffable, d'aller s'alourdir d'un corps, véritable tombeau de l'Esprit dans la matière, dont la philosophie enseignait précisément qu'il fallait se dégager, le plus vite étant le mieux? C'était bien cela que Plotin avait réussi: cette désincarnation qui est la première des purifications, et Porphyre en témoignerait dans la *Vita*, son évangile à lui, sa bonne nouvelle, pour que les gens raisonnables, induits un moment en tentation par les prestiges du christianisme, soient délivrés de ce mal.

Telle était donc selon Porphyre la morale de l'histoire: celui que les chrétiens tenaient pour un dieu descendu des cieux n'était qu'un homme, bien sûr, même s'il était supérieur à beaucoup d'autres, et meilleur, en tout cas, que la clique de ses sectateurs. En revanche, celui qui, à vues humaines, apparaissait comme un homme, avec sa santé délabrée, ses tics et ses défauts de prononciation en grec – celui-là était un dieu, mais un dieu de la seule espèce qu'il soit donné aux hommes de croiser ici-bas, c'est-à-dire un sage.

On peut, bien sûr, être choqué de cette hargne, de cette rage, de ce mépris aussi, qui exsudent des textes de Porphyre, et qui leur vaudront d'être réduits en cendres sous Constantin et consorts. On peut déplorer l'acharnement qu'il mit sa vie entière à poursuivre ceux qui tant avaient souffert par le passé, et qui allaient souffrir encore la dernière des persécutions romaines, peut-être avec sa complicité active. Mais c'est que sa haine était à proportion de sa ferveur de converti. Un païen à gros grains s'en serait bien moqué, de toutes ces histoires de dieux, comme soixante ans plus tard le bon Praetextatus, préfet de Rome sous Valentinien, et que nous connaissons assez bien grâce à Macrobe. Il collectionnait les sacerdoces, les flaminats, les pontificats de toute sorte, faisant un peu figure de pape des derniers païens. Et, rapporte saint Jérôme, il disait en rigolant: «Qu'on me fasse évêque de Rome, et je me fais chrétien tout de suite!»⁶⁶ Porphyre, c'était autre chose. «Le sage», écrit-il à Marcella, «le sage n'a besoin que de Dieu.»⁶⁷ Dieu, il l'avait trouvé auprès de Plotin – et ce n'étaient plus les dieux exubérants de sa jeunesse phénicienne, tour à tour familiers et terribles; et ce n'était pas non plus l'impensable dieu fait chair des chrétiens, mais la déité sans forme, dont l'approche congédiait toute sensation, toute image, tout concept même: «Ἄφελε πάντα, ôtez tout»⁶⁸, disait le maître. «Fuir seul vers le seul, φυγῆ μόνου πρὸς μόνον»: c'est sur ces mots que s'achèvera le

65 Harnack 49.

66 Hiéron. *C. Joh. Hieros.* 9, Migne 23, 361.

67 Porph. *Ad Marcell.* 11, 6 (éd. des Places).

68 Plot. *Enn.* 5, 3, 17, 38.

dernier chapitre de la dernière Ennéade⁶⁹. Tout cela lui tenait aux entrailles, lui laissant sûrement moins de liberté que n'en avait disposé Plotin lui-même: plus fragile était son psychisme, puisqu'il avait songé à mourir. Il avait dû attendre la fin de sa vie pour toucher au but⁷⁰, et il venait enfin, je ne dirai pas: de voir, mais d'entrevoir le foyer d'où tout rayonne et à quoi tout revient, et cet instant-là valait à lui seul toute une vie. Maintenant, il savait: c'était cela, la bonne nouvelle, l'annonce faite à l'âme embourbée dans la chair et dans le temps, l'annonce d'un salut qui la faisait se lever enfin de ce tombeau – $\sigma\omega\mu\alpha$ $\sigma\eta\mu\alpha$ –, se découvrant à elle-même telle qu'elle est, faite pour être dépassée vers l'éternel. Et cette révélation, qui était maintenant son bonheur, exigeait de lui qu'il annonçât à ceux qui en étaient dignes cet évangile de silence.

*

Cent ans plus tard, par un étrange retour des choses, les textes de Plotin et de Porphyre, traduits du grec en latin – les *libri platoniorum* –, allaient atteindre de plein fouet un jeune rhéteur milanais, ambitieux, brillant et passablement désorienté, et cette rencontre aurait des conséquences auxquelles Porphyre n'aurait, certes, pas songé. Ce jeune universitaire s'appelait Aurélius Augustinus, plus connu sous le nom de saint Augustin⁷¹.

69 *Enn.* 6, 9, 11, 51.

70 «Ce dieu qui n'a ni forme ni essence parce qu'il se situe par-delà l'intelligence et l'intelligible, c'est ce dieu que moi, Porphyre, j'ai approché, et avec qui je me suis uni une seule fois, dans ma soixante-huitième année» (*Vita* 23, 10–14). Porphyre est donc sous le coup de cette expérience au moment où il rédige la *Vita*.

71 Mieux encore qu'en *Conf.* 7, 9–13, écrit entre 397 et 401, la joie de la rencontre avec les *libri platoniorum* s'extériorise dans le *De beata vita*, 1, 4 et 6, et surtout dans le *C. Acad.* 2, 5, tous deux de 386. Ce n'est qu'en 426–427, dans les *Retract.*, qu'Augustin, âgé, se fera scrupule d'avoir un peu trop vanté ces textes «des impies», qui ont déterminé son itinéraire spirituel. A Porphyre lui-même, Augustin ne marchandera jamais l'admiration intellectuelle, déplorant seulement qu'un esprit de cette trempe soit passé à côté du christianisme (cf. *Civ. Dei* 10, 28).